

Pour le grand Jojo, parti faire
un coup de chasse dans les étoiles.

Un grand merci à Pierre et Ni...cole
pour m'avoir ouvert leur porte et leurs souvenirs.
C'était choc !

Emmanuel Bourdier

HIPPY SHAKES

LA JOIE DE LIRE
depuis 1987 ENCOURAGE

*«I just can't forget you
And your heart of stone.»*
The Rolling Stones

«Like a rolling stone ?»
Bob Dylan

CHAPITRE UN

Je crois qu'après toutes ces années, c'est encore le moment que je préfère. Le cliquetis familier de la clé dans la serrure et la porte de l'antre aux merveilles qui s'ouvre à moi. Un monde dans ce monde du bout du monde, un refuge de 8 m² bâti de mes mains au fond de mon jardin.

Le local.

Les autres n'arriveront que dans une heure, mais préparer le terrain fait partie du plaisir. Bien sûr, c'est la batterie qui prend le plus de place, mais il faut aussi compter avec les deux guitares, le sax, le micro chant qui ne sert pourtant pas beaucoup et, bien sûr, la basse. Tout ici a été pensé au centimètre près pour que chacun trouve sa place, même si la disposition est à revoir à chaque fois que Stan prend un kilo de plus, c'est-à-dire très régulièrement. Je replace les partitions sur le pupitre, ramasse un médiator sous le tabouret et alors que je m'apprête à brancher le premier ampli, mes yeux se posent sur la photo. Cette image que je ne voyais plus de l'avoir trop regardée, comme je ne vois plus les cordes sous mes doigts, comme je ne vois plus le rayon vert laissé par le soleil qui, chaque soir, est englouti par l'océan au large de l'Anse Vata. Pourquoi ce cliché de 1960 me saute-t-il aux yeux aujourd'hui ?

Je nous regarde. Des enfants à bonnes joues, des gosses brandissant leurs instruments vers l'objectif avec le regard de ceux qui ont le monde à croquer. Invincibles certes, mais évitant tout de même de trop lever les bras pour ne pas dévoiler les auréoles de sueur qui souillent leurs costumes tout neufs. Je ne me reconnais pas. Je me souris.

Le téléphone vibre dans la poche arrière de mon jeans. Je consulte l'écran et fronce les sourcils. Stan ne m'appelle jamais d'habitude. C'est sa fille qui lui a offert son téléphone. Ça la rassure, alors il fait semblant de ne pas trouver ça absurde. Je décroche.

— Qu'est-ce qui te prend de te servir de cet engin de malheur ? Tu as encore trouvé une excuse bidon pour ne pas venir répéter ?

— Pierre... C'est... c'est à propos de Dani.

Mon sang se fige dans mes veines. Je n'ose parler, préférant le laisser continuer son discours qui pue la mauvaise nouvelle à plein nez.

— Il est parti au matin pour faire un coup de pêche du côté de l'Îlot Canard et il n'est pas rentré. Ça va faire quarante huit heures.

— Alors quoi ? Un tombant ?

Je regrette aussitôt mes paroles. Imaginer Dani disparaître dans ce gouffre abrupt dissimulé par les flots d'un océan qui n'a de pacifique que le nom est tout bonnement impensable.

— Non. Ça m'étonnerait qu'il soit allé aussi loin. Je pensais plutôt à un trapard.

Il m'a frôlé.

— Stan, il n'y a pas eu d'accident de requin depuis des années sur le caillou.

— Je sais Pierrot, mais j'y ai pensé, c'est tout. Alors je te le dis. Je vais raccrocher pour appeler le reste du groupe et le premier qui a des nouvelles prévient l'autre.

— Oui.

— Ça va aller ?

— Oui.

— Je crois qu'on va devoir annuler la répétition.

— De ce côté-là, ne t'inquiète pas. Le monde survivra sans une millièmè répète des Hippy Shakes.

— C'est con, j'avais bien bossé *Shuffling Home*...

— Ce n'est que partie remise. On la jouera bientôt.

— Avec Dani.

— Avec Dani.

— Tu vas l'annoncer à Ninon ?

À nouveau, mon sang se glace.

— Oui... Il va bien falloir...

— L'enculotte ! Il nous aura emmerdés jusqu'au bout celui-là ! Allez, à plus tard, on se rappelle.

Il a raccroché. Mon esprit essaye de réchauffer mon âme, de rassurer ce qui peut encore l'être. Après tout, Dani est un bon nageur, certainement un des meilleurs de sa génération en Nouvelle-Calédonie et je ne vois pas cette vieille carne finir dans l'estomac d'un requin.

Il m'a frôlé.

Je jette un dernier coup d'œil à la photo qui me semble différente. Je ne la reconnais plus.

Mon Dieu! Comme il était jeune lui aussi, avec déjà, du haut de ses quatorze ans, cet air décidé qui ne l'a jamais quitté.

À pas lents, je sors du refuge, referme la porte et tourne la clé dans l'autre sens. Le mauvais. Je soupire en levant les yeux vers le flamboyant qui danse au-dessus de ma tête.

Je viens de prendre un petit coup de vieux.

Je n'ai plus soixante-neuf ans, vous m'en remettrez bien cent de plus.

CHAPITRE DEUX

Je rentre chez moi comme un voleur, sur la pointe des pieds, retardant le moment bien trop vite venu où mes mots pulvériseront le paisible équilibre des lieux. Tout comme l'enfant qui s'est relevé pour regarder la fin du film par la porte entrouverte, je glisse un œil dans le salon. Ninon est là, trônant au milieu de son royaume de bouquins, de bougies parfumées et de thé vert. Assise en tailleur à même le sol, le dos collé à un fauteuil en rotin, elle lit. Avec une plume de perruche cornue, elle se caresse la joue comme je l'ai tant caressée et comme je la caresse encore. J'ai la pupille d'un Dieu qui contemplerait la quiétude du monde avant de le dévaster à regret. Les mots peuvent tuer tout aussi bien qu'une balle, pour peu qu'ils soient bien ajustés. Ils sont là, au fond de ma gorge, prêts à bondir sur leur proie, cet être qui m'est plus précieux encore que mon propre souffle. Un élan de lâcheté me pousse à rebrousser chemin, à permettre au téléphone de sonner sa mauvaise nouvelle un peu plus tard, à laisser à d'autres le soin de détruire la sérénité de mon foyer. Et puis je me reprends. Je n'ai jamais reculé devant quoi que ce soit, ce n'est pas aujourd'hui que cela va commencer. Et puis Dani n'est peut-être pas mort. Ce pressentiment qui me colle au cœur, poisseux comme une tache de graisse, n'est peut-être qu'une faiblesse passagère, un mirage, un faux pas. Je reste. Mais je retarde.

Et je la regarde.

Les griffes du temps semblent avoir eu d'autres chats à fouetter quand il s'est agi de mutiler cette femme-là. Jamais sa beauté ne s'est estompée, tout juste le feu incontrôlable de sa jeunesse s'est-il changé en une rivière de lave paisible qui coule, déterminée à poursuivre son chemin sans heurts, mais sans oublier l'incandescence qui est sienne. Elle lit. Comme toujours. Combien de pages ont-elles été tournées depuis toutes ces années? Ces yeux arrondis au-dessus des mots qui défilent sont les mêmes qu'il y a cinquante ans, ceux d'une enfant qui dévore, engloutit, voyage entre deux coussins, s'envole dans les effluves de niaouli. Le bâton d'encens se consume et ses volutes épousent les notes qui montent de la chaîne stéréo. Aujourd'hui, Dieu merci, pas de kanéka, mais le dernier album de Jason Mist. Ninon me répète souvent que je suis un vieux schnock resté bloqué dans ses années 60 qui n'est pas capable d'entendre une autre musique que celle de cette époque reculée. Elle a tort. Ce Jason Mist, en plus d'avoir une gueule à faire tomber les filles comme des guêpes jaunes, a un vrai truc, un son. Je l'ai bien regardé jouer de sa guitare à plat l'autre soir, au Deck. Son toucher rendrait jaloux tout guitariste digne de ce nom. D'ailleurs, ça n'avait pas loupé, Dani s'était levé au bout de quatre morceaux en râlant.

— Allez Pierrot, on décolle, je commence à être fatigué.

— Déjà? Ça vient juste de commencer et t'as pas encore terminé ta Manta!

— J'ai trop bu de bière ces derniers temps, il vaut mieux que je freine un peu.

— Ça ne serait pas plutôt le jeunot en train de te donner une leçon qui te reste sur l'estomac ?

— Tu rigoles cousin ? Ce gamin, il a un bon look, mais son style, ça ne durera pas. C'est du vent.

— Tu disais déjà ça de Jimi Hendrix. Tu sais Dani, je crois que j'ai raison et que tu as toujours été le plus gros menteur du caillou.

— Et toi le plus gros bobo du Pacifique. Allez, je rentre. Tu restes ?

— Oui. J'aime bien son style et j'ai bien l'intention de la liquider moi, ma Manta.

— Alors bonne nuit.

— Sois prudent sur la route, les rues ne sont plus très sûres pour les vieilles douilles de ton espèce.

— Où tu vois une vieille douille ici ? Ta vue a encore dû baisser...

Il était sorti en ajustant sa casquette. À ce jour, la dernière image de lui, agrippée à ma mémoire en attendant mieux.

La plume de perruche suspend son voluptueux mouvement de balancier. Il doit se passer quelque chose d'important au cœur de ce roman, Ninon ne respire plus, savoure le moment avant d'éclater d'un rire bref. La plume s'anime à nouveau mais pas pour longtemps. La dernière plage du CD vient de se terminer et, avec elle, l'état de grâce des

secondes précédentes. Ninon pose le livre ouvert à plat sur ses genoux, s'étire en renversant la tête en arrière, les bras levés vers le gros ventilateur qui tourne paresseusement. Elle demeure quelques secondes dans cette position, puis sa tête revient pour que ses yeux verts puissent se poser sur moi. Elle sursaute, le livre tombe, se referme. Désolé mon amour, tu as perdu ta page.

Désolé mon amour, tu as peut-être perdu un peu plus que ta page.

Elle sourit.

— Hé chaleur! Tu m'as fait peur! Ça fait longtemps que tu m'espionnes comme ça?

— Cinquante ans.

Une double barre verticale creuse son front de porcelaine et son sourire s'envole dans les parfums de niaouli.

— Pierre... Qu'est-ce qui se passe?

Je m'avance à pas lourds et viens m'asseoir à ses côtés. Avant de laisser bondir ces fichus mots qui trépignent sur ma glotte et bousculent mes molaires, je prends ses mains dans les miennes. Je les caresse en m'attardant un peu plus sur cet index gauche qui, par cette petite phalange manquante, a toujours été mon préféré. Et j'ouvre la bouche.

— C'est ton cousin. Il lui est peut-être arrivé quelque chose. On est sans nouvelles de lui depuis deux jours.

Je sens son doigt devenir froid. Elle fronce les sourcils et là encore son expression me propulse en arrière, loin. Sur

ce visage, qui tente désormais de ne pas sombrer dans l'inquiétude, se dessine la même expression qu'affichait celle que j'ai rencontrée sur une route brûlante de poussière, un beau jour de 1959.

CHAPITRE TROIS

Les trous qui constellent la route territoriale numéro 1 sont si profonds qu'on pourrait se croire sur la Lune, ce qui n'empêche pas la Jeep de rouler à fond les gaz. Si bien que toutes les deux minutes, nous sommes projetés vers le plafond en priant que les pneus tiennent le choc encore un peu avant d'exploser. La nature qui nous enveloppe est magnifique, les oiseaux s'en donnent à cœur joie dans leur célébration de ce mois béni, coincé entre les cyclones et les grosses chaleurs. Mais ils peuvent bien chanter tous ces piafs, je ne les entends pas, bien trop concentré que je suis à ne pas me fracasser le crâne. Assis seul à l'arrière, je jette un œil au passager à l'avant du bolide. Dani, lui, ne s'agrippe pas à la portière, ne semble pas au bord de restituer son petit déjeuner. Il mâchouille un chewing-gum sans saveur depuis des lustres en tambourinant la vitre comme on frappe à une porte. Dani, comme d'habitude, a cette classe insolente qui chaque jour, au collège, me fascine autant qu'elle m'exaspère. Nous sommes dans la même classe depuis deux ans et je crois qu'il n'est pas exagéré de dire que ce garçon aux yeux bleu pâle et aux dents blanches est mon meilleur ami. Ce qui implique que j'ai envie de l'étrangler plusieurs fois par jour. Dani est toujours un peu «plus» que moi. Un peu meilleur à la course, tout juste devant en mathématiques,

un poil en avance pour baratiner les filles, avec juste un peu plus de muscles et de poils au menton. Il n'y a qu'en dessin et à la nage que je le tiens à distance, mais ça, selon lui, ça ne vaut pas grand-chose parce que le dessin c'est pour les falous et nager est inutile quand on possède comme lui un bateau à moteur. Ce qu'il oublie de préciser, c'est que ce bateau n'est pas le sien mais celui de son père, même s'il est vrai qu'il est le seul à l'utiliser. Son père n'est plus en état de naviguer. Son père n'est plus en état de quoi que ce soit depuis longtemps d'ailleurs. Oui, Dani est toujours un peu devant, toujours un peu plus loin, plus haut, moins rouge, moins essoufflé et, à certaines heures de la nuit, cela m'empêche de me rendormir paisiblement. Et le voilà, sur ce siège passager, sifflotant alors que la Jeep hurle comme on agonise. Impeccable.

Comme la plupart du temps, c'est la mère de Dani qui conduit. Donna est son nom, mais contrairement à celle de la chanson de Richie Valens, on n'aurait pas eu l'idée d'écrire une ritournelle pour cette Donna-là. Ou alors une marche militaire. La mère de mon ami me fait penser au Dr Jekyll du roman qu'on nous fait lire en ce moment au bahut. Donna est deux : à la fois mère et père. Il faut bien que quelqu'un s'y colle en attendant que le véritable patriarche n'émerge de son océan d'alcool. Donna a le regard du faon et la mâchoire du taureau, les cheveux d'un ange et la moustache de Lucifer, des pieds de princesse et des mains de camionneur, le rouge à lèvres de Marilyn Monroe et la

conduite de James Dean. Je crois qu'elle m'aime bien parce qu'elle m'offre tout le temps des beignets de chouchoutes. Ils sont la plupart du temps trop salés, mais je ne le lui dis pas, à cause de ses mains, de sa mâchoire, de Lucifer.

Même si cette balade est tout sauf paisible, j'ai le cœur léger. Mes parents ont accepté que je passe le week-end dans l'hôtel de l'oncle de Dani qui se trouve au bord de la rivière Tontouta. D'après mon copain, cet endroit est le paradis sur terre : on y mange comme des rois et on peut choisir sa chambre parmi les quinze qui font la réputation du lieu. Cette virée va surtout être l'occasion pour moi de m'évader un peu de Nouméa qui, ces temps-ci, résonne un peu trop des disputes de mes propres parents. Un petit séjour en brousse me fera du bien.

Nous ne sommes plus très loin et, à ma grande surprise, nous sommes toujours en vie. La nuit commence à tout avaler, les phares de la Jeep jouent dans la poussière du soir. Nous roulons de plus en plus vite, la faute à la ligne droite, aux trous un peu moins fréquents et à Donna qui s'emballe. Au bout de la route, un virage terrible. Pas le temps de ralentir. À Dieu va ! La tôle frôle les flamboyants, c'est juste mais ça passe. Soudain, dans les phares, il y a cette masse sombre au milieu du chemin. Un cerf endormi ? Un Mélanésien ivre ? Donna hurle « CANASSON ! » tout en écrasant la pédale de son petit pied délicat. Les freins hurlent, je ferme les yeux. Nous ne pourrions pas nous arrêter, le choc, terrible, inévitable, est imminent. Après

un soubresaut d'une violence inouïe, la Jeep cale et, enfin, s'immobilise. Le souffle court, j'ouvre les yeux. Il n'y a pas un mètre entre le pare-chocs et la masse inerte qui, à la surprise générale, ne finira pas en bouillie. D'un seul mouvement, nous bondissons tous les trois hors du véhicule encore fumant. Ce n'est pas un cerf. C'est peut-être mort mais c'est humain. Je m'approche avec prudence. Dani éclate de rire, ce qui est loin d'être le cas de sa mère qui râle dans sa moustache.

— Ninon! Tu as envie de finir en bougna ou bien?

C'est une jeune fille qui est étendue sur le dos, les bras en croix, les yeux vers le ciel et le sourire aux lèvres. Elle ne bouge pas d'un cil mais s'adresse à son cousin d'une voix feutrée.

— Viens Dani! Fais comme moi! C'est ici qu'on les voit le mieux.

— Qu'on voit mieux quoi?

— Les étoiles!

Dani lève les yeux au ciel puis s'allonge à ses côtés dans la même position.

— C'est vrai... On les voit bien ici. Tu as failli finir en charpie, mais ça vaut le coup.

Donna donne un petit coup de pied dans le pneu de sa voiture et grogne.

— Bon! Je ne voudrais pas vous déranger mais j'aimerais bien repartir. Ton père nous attend Ninon!

— J'arrive Tata.

Les deux astronomes se relèvent dans un même élan. Lorsque quelques secondes plus tard Ninon s'installe à bord, je suis déjà remonté à ma place. Dani, depuis la place du mort, se retourne vers nous.

— Pierrot, je te présente ma cousine cinglée. Elle s'appelle Ninon.

La cousine cinglée, assise à mes côtés, me tend une main fragile. Son bras, constellé de piqûres de moustiques et d'innombrables poils blancs presque invisibles, est d'un brun cuivré. Son sourire est lumineux, ses yeux sont des éclats de rires vert émeraude.

— Salut. Tu dois être Pierre.

— Oui.

— Bienvenue chez nous.

Au moment où je lui serre la main elle dépose un furtif baiser sur ma joue brûlante.

Elle sent la fleur de café.

Je cherche à dire quelque chose d'intelligent, en vain. Heureusement, Donna écrase l'accélérateur et nous voilà repartis dans la nuit. J'ai maintenant deux missions : rester en vie pour la suite du trajet et ne pas croiser le regard envoûtant de celle qui vient d'entrer dans la voiture et, accessoirement, dans ma vie.